

Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 63 (2016)

Heft: 1: Fascicule français. À quoi bon l'enseignement de la littérature?

Vorwort: Avant-propos

Autor: Bähler, Ursula / Klinkert, Thomas

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Avant-propos

L'été passé, nous avons envoyé une lettre à des confrères suisses et étrangers dont voici la teneur :

Vous enseignez, tout comme nous, ou vous avez enseigné jusqu'il y a quelques années, la littérature française moderne (XVI^e-XXI^e s.) dans une université en Europe ou ailleurs dans le monde.

Étant donné la place de plus en plus précaire de nos études dans les *curricula* universitaires (dont l'une des dernières manifestations est la quasi suppression de l'enseignement de la littérature dans le cursus des futurs enseignants à l'université de Vienne¹), nous aimerions consacrer le prochain fascicule français de *Versants*, la revue suisse des littératures romanes, à la situation actuelle de l'enseignement de la littérature française à l'université telle qu'elle est perçue par vous : vous qui avez choisi cette profession – dans le double sens du mot, sans aucun doute. Notre vœu est de présenter un panorama aussi large et aussi varié que possible de ce que peut signifier ou de ce que signifie réellement, aujourd'hui, l'enseignement de la littérature (française) au niveau universitaire. Idéalement, le public visé par ce numéro de *Versants* ne se restreint pas à la communauté scientifique *stricto sensu*, mais sera composé d'étudiants, d'enseignants du secondaire et aussi de décideurs dans les différents domaines de l'instruction publique.

La question qui sera au centre du fascicule n'est donc pas celle qui est débattue avec passion depuis quelques années : « À quoi bon la littérature ? »², mais plutôt « À quoi bon l'enseignement de la littérature ? ». Nous sommes bien conscients du fait que ces deux interrogations se recoupent jusqu'à un certain point ; cependant, il est tout aussi vrai que la deuxième appelle d'autres types de réflexions, liés aux réalités institutionnelles qui sont les nôtres.

C'est pour réaliser ce projet sommairement esquissé ici que nous nous permettons de solliciter votre collaboration. Seriez-vous prêt(e) à confier au public vos réflexions et vos idées sur la thématique décrite ? Les quelques questions

¹ Cf. <http://blog.romanischestudien.de/abschaffung-der-literatur/>.

² Citons, à titre d'exemple, la leçon inaugurale d'Antoine Compagnon au Collège de France, *La littérature pour quoi faire ?* (2006), le texte-manifeste d'Ottmar Ette, « *Literaturwissenschaft als Lebenswissenschaft* » (« Lendemain », 2007), qui a eu une répercussion considérable en Allemagne, ou, encore, les réflexions d'Yves Citton dans *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* (2007). Par ailleurs, la question de la fonction de la littérature a également été posée avec acuité par des philosophes de provenances théoriques très diverses : Paul Ricœur, Richard Rorty, Martha Nussbaum, autant de penseurs qui, à partir de leurs perspectives respectives, herméneutique, pragmatique et néo-aristotélicienne, ont réfléchi au pouvoir de la littérature. Nous nous permettons de renvoyer également au colloque international organisé par Peter Fröhlicher et Ursula Bähler à l'Université de Zurich, du 23 au 25 octobre 2014, sous le titre « À quoi bon la littérature ? Perspectives historiques et enjeux contemporains », à paraître chez Garnier.

formulées ci-dessous pourraient guider votre développement. La liste n'est pas exhaustive et vous avez toute liberté de l'enrichir, de la modifier, voire de la remettre en question.

- Quels sont pour vous les enjeux majeurs de votre enseignement ? Question connexe : Qu'essayez-vous de transmettre à vos étudiants à travers l'enseignement de la littérature (française) ?
- Quel est le statut des théories littéraires dans votre enseignement ? Avez-vous une approche privilégiée ? Pouvez-vous nous décrire votre parcours dans ce domaine ?
- Comment analysez-vous la situation actuelle dans le domaine des lettres dans votre université ? Quels sont d'après vous les effets du système de Bologne sur l'enseignement de la littérature (française) ?
- Quels sont les changements dans votre public (chez vos étudiants) que vous avez remarqués au fil du temps ?
- Êtes-vous optimiste ou pessimiste quant au statut de l'enseignement de la littérature (française) à l'université ? Pourquoi ?

Vous serez tout à fait libre dans le style que vous choisirez pour débattre des questions soulevées : style personnel, scientifique, sources à l'appui ou non, textes courts ou textes longs – la variété des contributions sera une partie constitutive du projet. [...]

Notre invitation a rencontré un terrain fertile et nous sommes très heureux d'offrir ici au public les textes qui nous sont parvenus de collègues de Suisse, de France, d'Allemagne, d'Autriche et des États-Unis. Les auteurs ont profité largement des libertés que nous leur avons accordées et l'ensemble des contributions forme un bouquet dont la variété, la richesse, la complexité et la précision, tant dans le fond que dans l'expression, correspondent aux grandes qualités de la littérature elle-même.

La situation de nos disciplines, d'ailleurs, ne s'améliore guère ; ainsi, le canton de Bâle-Campagne discute actuellement la réduction du cofinancement de l'Université de Bâle, non pas, bien sûr, pour toutes les disciplines, mais pour celles, exclusivement, des sciences dites... humaines. Le fait est que de larges pans de notre société semblent de plus en plus convaincus que tout ce qui ne se mesure pas est un luxe, que tout ce qui ne sert pas à des fins pragmatiques immédiates est superflu. Ce type de raisonnement s'est installé dans les universités elles-mêmes, ce dont témoigne, entre autres, la pratique qui consiste à supprimer des chaires de sciences humaines après le départ à la retraite de leurs titulaires, avec, comme seul argument à l'appui : des chiffres (nombre d'étudiants, montant des fonds de tiers acquis, etc.)

Serons-nous bientôt les derniers des Mohicans? Cette association n'est peut-être pas aussi aléatoire qu'elle le paraît à première vue. Au contraire, l'idée de constituer des réserves pour les quelques chercheurs en sciences humaines qu'on voudra bien tolérer encore par un sentiment paternaliste par ailleurs tout à fait honnête, semble de moins en moins relever du seul imaginaire orwellien.

Il suffit, cependant, de regarder autour de nous pour comprendre que quelques-uns des problèmes majeurs auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui relèvent à n'en pas douter du domaine culturel. L'immigration, pour ne prendre que cet exemple, particulièrement brûlant, est certes un phénomène qui comporte des aspects économiques, sociaux, médicaux, urbanistiques, etc. ; mais, en premier lieu, il s'agit d'un phénomène culturel, dans la mesure où les immigrés entrent en contact avec les codes culturels, souvent implicites, de leur société d'accueil, et vice-versa. De façon générale, l'on peut dire que toutes les interactions sociales ont à être considérées comme l'expression d'un habitus façonné par des facteurs culturels. Lorsqu'il s'agit de comprendre et de résoudre les problèmes d'une société, ce qu'il faut, ce sont donc des experts en sciences humaines, des penseurs qui connaissent à fond l'histoire, l'histoire géographique et politique, certes, mais aussi l'histoire des religions et des philosophies, celle des arts visuels et musicaux, et celle des littératures, bref l'histoire des différentes cultures. Envisage-t-on une humanité sans mémoire culturelle? Autant envisager sa fin. Ce n'est pas uniquement par rapport à leurs objets d'études que les sciences dont il est question ici sont dites humaines. Il y va de l'homme, il y va de l'humanité.

La littérature, et il semble malheureusement nécessaire de nos jours de répéter de telles évidences, relève de la culture. Elle en est une partie importante, et elle en est, n'en déplaise à certains représentants des *cultural studies*, une partie autonome. L'étude de la littérature donne à sa façon accès à la mémoire culturelle, cette mémoire, justement, qui nous permet de vivre dans un monde à la fois ancré dans le passé et ouvert vers le futur, dans un monde, donc, qui n'est pas réduit à l'immédiateté permanente favorisée par la logique néo-libérale et la technologie de l'information. Déploire-t-on le déracinement identitaire de l'homme « post-postmoderne »? Eh bien, donnons-lui la chance, sinon de se réancrer, du moins de mieux comprendre ses propres désarrois identitaires. La littérature y contribuera à sa façon.

L'homme a soif de sens. Les valeurs néo-libérales ne suffisent pas, de toute évidence, à le désaltérer, à lui assurer la base d'une identité qui soit vécue comme une forme d'épanouissement des facultés humaines qui sont les siennes. Les religions peuvent combler ce manque, d'où le renouveau des fondamentalismes dans certaines tranches de la population. Mais la culture, et en particulier la littérature, peut également aider l'homme à se former une identité, sur le plan individuel comme sur le plan collectif. L'anthropologie, la philosophie, la psychiatrie et la psychologie, mais aussi les neurosciences auxquelles on croit tant aujourd'hui ne cessent de mettre en valeur le pouvoir identitaire des narrations : l'homme est un « *homo narrans* » (Walter Fisher), « *a storytelling animal* » (Alasdair MacIntyre), qui structure le monde et sa vie à partir de ce qu'il sait raconter aux autres et à lui-même, des autres et de lui-même³. Avoir une identité, c'est pouvoir se raconter, c'était là aussi l'idée de base qui orientait les recherches de Paul Ricœur⁴. Or Roberto Simanowski vient de mettre en lumière à quel point l'immersion purement visuelle prônée par les *social media*, favorise le mutisme parmi les jeunes, avec toutes les conséquences que cela peut avoir sur leur sentiment d'identité dans un monde complexe qui demande à être compris à travers la langue, seul moyen d'installer la distance et, partant, de rendre possible toute forme de connaissance⁵.

Mais venons-en aux narrations littéraires et à la poésie, plus spécifiquement. Si la philosophie a depuis toujours pris en considération la littérature comme source d'inspiration, elle a également développé des modèles de la connaissance à partir de la littérature. Que l'on pense aux travaux d'obédience néo-aristotélicienne de Martha Nussbaum, qui a élaboré toute une liste de critères propres à la littérature et dont les philosophes et économistes sont invités à tenir compte dans l'élaboration de leurs propres discours et concepts : la complexité irréductible des

³ Cf., à titre d'exemple, Karl Eibl, *Animal Poeta. Bausteine der biologischen Kultur- und Literaturtheorie*, Paderborn, Mentis, 2004 ; Michèle Petit, *L'art de lire, ou comment résister à l'adversité*, Paris, Belin, 2007, et Werner Siefer, *Der Erzählinstinkt – Warum das Gehirn in Geschichten denkt*, München, Hanser, 2015. Notons également que si la psychiatrie et la psychologie travaillent depuis longtemps sur et avec l'idée de l'identité narrative, on a récemment éprouvé, plus spécifiquement, les effets de la « bibliothérapie » dans l'auto-guérison de malades dépressifs (cf., par exemple, Robert Gregory et al., « Cognitive bibliotherapy for depression : a meta-analysis », *Professional Psychology*, 35.3, 2004).

⁴ Cf. notamment Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990 et *id.*, *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Stock, 1995.

⁵ Roberto Simanowski, *Facebook-Gesellschaft*, Berlin, Matthes & Seitz, 2016.

phénomènes représentés ; la richesse lexicale et sémantique du vocabulaire ; l'incommensurabilité des objets de valeurs ; l'importance des perceptions ; la priorité du particulier sur le général ; la valeur morale des émotions ; la pertinence éthique des événements incontrôlés (la « vulnérabilité de l'homme ») ; le rôle de l'imagination⁶. À l'autre bout du spectre philosophique, pour prendre un deuxième exemple, Richard Rorty, représentant phare de la philosophie pragmatique, a mis l'accent sur le rôle de la littérature dans le développement des démocraties occidentales vers une société plus consciente de ses propres faiblesses :

It may seem strange to attribute this sort of willingness [i.e. la volonté d'améliorer la société] to the recent West – a culture often said, with excellent reason, to be racist, sexist, and imperialist. But it is of course also a culture which is very *worried* about being racist, sexist, and imperialist, as well as about being Eurocentric, parochial, and intellectually intolerant. It is a culture which has become very conscious of its capacity for murderous intolerance and thereby perhaps more wary of intolerance, more sensitive to the desirability of diversity, than any other of which we have record. I have been suggesting that we Westerners owe this consciousness and this sensitivity [...] to our novelists⁷.

C'est que la littérature – narrative, en l'occurrence, faut-il préciser – aide, selon Rorty, à s'ouvrir aux autres et à devenir ainsi plus sensible, plus susceptible de partager les souffrances d'autrui, plus apte, aussi, à repenser les dogmes – ce que le philosophe appelle « *cants* » – de notre société.

Les chercheurs et enseignants de littérature, sans négliger les résultats et les inspirations qui leur viennent de disciplines plus ou moins voisines, ont cependant un autre rôle, qui leur est propre. Ils ont, pour le dire de manière certes pathétique mais non moins vraie, *charge de la parole écrite* : dans son déploiement externe, à travers le temps, et dans son déploiement interne, dans ce qu'elle a à chaque fois d'unique, de singulier ; dans sa précision d'expression et de contenu, de contenu parce que d'expression ; dans le soin de la forme qui seule crée du sens ; dans sa complexité irréductible ; dans la durée qu'elle exige, ce temps nécessaire à son appréhension, « mitten in einem Zeitalter der 'Arbeit', will sagen : der Hast, der

⁶ Cf. notamment Martha Nussbaum, *La connaissance de l'amour. Essais sur la philosophie et la littérature*, Paris, CERF, 2010.

⁷ Richard Rorty, « Heidegger, Kundera, and Dickens », *Essays on Heidegger and others. Philosophical papers*, Cambridge, University Press, 1991, p. 81.

unanständigen und schwitzenden Eilfertigkeit, das mit allem gleich ‘fertig werden’ will », comme le formula Nietzsche dès 1886⁸ ; dans sa transmission, finalement, aux jeunes appelés à prendre le relais.

C’est de ces aspects et de bien d’autres encore qu’il sera question dans les contributions qu’on va lire ici et dont un bon nombre dresse en même temps un portrait nuancé des effets du système de Bologne sur les études littéraires. Contre les usages académiques nous n’en donnerons pas d’*abstracts*. Résumer ces textes en quelques idées clefs serait aller à l’encontre de ce que nous voudrions, à savoir favoriser la création d’un espace d’attention⁹, de concentration et de véritable échange d’idées. Mais il faut *vouloir* nous lire.

Au moment de clore cet avant-propos, nous tenons à remercier tous les auteurs de nous avoir généreusement offert leurs textes, auxquels ils ont confié des souvenirs et des expériences dans bien des cas très personnels.

Nos remerciements vont également à Rhea Iten, à Lee Barasch, à Clara Schwarze et à Mirjam Leuzinger pour leurs relectures attentives.

Ursula BÄHLER
Universität de Zurich

Thomas KLINKERT
Universität de Zurich

⁸ Friedrich Nietzsche, *Morgenröthe, Gedanken über die moralischen Vorurteile*, « Vorrede, 5 », *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe (KSA)*, 3, éd. G. Colli et M. Montinari, München, De Gruyter, 1999 [1980, 1988], pp. 614–615. « Au milieu d’un âge du ‘travail’ : je veux dire de la précipitation, de la hâte indécente qui s’échauffe et qui veut vite ‘en finir’ de toute chose » (trad. Henri Albert, *Œuvres complètes* de Frédéric Nietzsche, 7, Paris, Mercure de France, [https://fr.wikisource.org/wiki/Aurore_\(Nietzsche\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Aurore_(Nietzsche)) [01.05.2016]).

⁹ Cf. aussi Yves Citton, *Pour une écologie de l’attention*, Paris, Seuil, 2014.

Au lieu de résumés, on trouvera ici quelques idées fortes, à la manière aphoristique, invitant à la lecture.

« Enseigner la littérature, c'est simplement et véritablement la *lire*, donc en accueillir, en recueillir les richesses ; découvrir et décrire ses constellations, suivre les contours signifiants de ses formes, afin que les étudiants, et nous avec eux, s'en trouvent enrichis, *formés* » (Étienne Barilier).

★★★

« Les études littéraires n'ont évidemment pas vocation à être un cours de réflexion politique ou de construction du civisme. Mais elles sont partie prenante de la formation de l'esprit et comme telles, sont un des rares remparts contre – en vrac mais tout est lié – la novlangue, la pensée unique, la pensée binaire, et surtout le totalitarisme du concept » (Michèle Crogiez Labarthe).

★★★

« Notre présent n'a plus de frontières aussi simples. Il présente une complexité que l'on peut pourtant encore apprivoiser dans l'interprétation des œuvres littéraires, pour autant que l'on réinscrive celles-ci dans la diversité des échanges culturels dont elles furent la résultante. Aborder un classique de la littérature française en soulignant ce qu'il doit aux cultures littéraires limitrophes ou lointaines, c'est rappeler le passé à sa richesse méconnue, étudier les causes et les effets des transferts culturels (réussis ou manqués) et immerger les élèves et les étudiants dans un monde qui, de tout temps, n'a été tissé que de territoires mouvants, d'appartenances précaires, d'emprunts et de réappropriations » (Jérôme David).

★★★

« Car il en va de rien moins que de la possibilité (exclusivement humaine) de *se représenter à soi-même*, de se connaître et de s'inventer, de dialoguer, de questionner le monde, les choses et les consciences *en questionnant leurs représentations* ; de penser l'altérité, la finitude, ou le mal ;

de riposter à l'informe, à la violence primitive, à l'inexplicable ou à la mort, par des textes et des œuvres capables d'allier *forme et signification* (Jean Rousset), de 'spiritualiser la matière' ou de 'fixer le transitoire' (Baudelaire) au moyen de poèmes ou d'artefacts qui, tels des fétiches, survivront à la présence réelle (celle de l'auteur comme celle des objets, des êtres vivants ou morts, ou des réalités qu'il convoque). Ou d'infuser en autrui cette *vérité désobligeante* (Albert Cohen) de la littérature qui force à entendre et à voir même ce que l'on fuyait... » (Sylviane Dupuis).

« Si toutes les sciences humaines travaillent, d'une manière ou d'une autre, sur des textes, les spécialistes de l'analyse et de l'interprétation des textes complexes sont les critiques littéraires qui, à la différence des philosophes ou des théologiens, rendent compte également des aspects formels de la langue. Définissant l'identité de notre discipline, c'est précisément cette compétence interprétative fondamentale qui pourrait se révéler fructueuse dans les coopérations transdisciplinaires. Après les *tournants* linguistique, culturel ou visuel, on souhaiterait pour notre discipline, sans prétendre à en faire une science pilote, un 'tournant littéraire' [...], développant, tout en tenant compte des 'grandes questions', ce qu'on pourrait appeler la recherche fondamentale en études littéraires, c'est-à-dire la réflexion sur l'analyse et l'interprétation des œuvres » (Peter Fröhlicher).

« L'un : Que voulez-vous insinuer ? / L'autre : Disons que je me pose des questions sur l'enseignement de la littérature tel qu'il est pratiqué dans nos académies. À mes yeux, voyez-vous, on n'aurait jamais dû isoler la littérature comme objet d'études. Les formes littéraires, l'histoire littéraire, les genres littéraires : c'est un peu comme si on se contentait d'étudier un catalogue de voyage dans tous ses détails sans jamais partir sur les routes. Comment voulez-vous que les jeunes s'intéressent vraiment à ce qu'ils ressentent comme un pur exercice de style, loin de leur réalité, de leur vie et de leurs rêves ? » (Thomas Hunkeler).

« Dans tous ces cas, l'analyse littéraire joue le rôle d'un indispensable garde-fou épistémologique et on voit bien qu'elle est susceptible de s'appliquer à des corpus de discours qui ne sont pas proprement 'littéraires'. Déléguer aux experts 'non-littéraires' la tâche que ces derniers doivent assumer, ce n'est pas seulement réduire la littérature à des contenus, c'est priver les autres sciences humaines du regard critique que les littéraires pourraient porter sur les discours 'non littéraires' » (Laurent Jenny).

« Le fonds de culture dont nous sommes les héritiers, il nous appartient de le transmettre à ceux qui viendront après nous, conscients que nos modes de penser, nos réflexes les plus naturels, nos manières d'aimer et de haïr, de combattre autrui ou de le louer, de l'exploiter ou de le servir, dérivent très largement de la culture que les œuvres du passé ont contribué à élaborer. Il y va donc, dans ce devoir de transmission, des racines mêmes de notre identité, de son inachevable conquête » (Patrick Labarthe).

« Lire de tels textes [d'Yves Velan] avec des étudiants, en discuter avec eux, ce que je suis encore en train de faire au moment où je termine cette contribution, c'est expérimenter en direct le pouvoir de résistance, de rupture, de critique de la littérature au sein d'une société où le bien-être matériel est la principale préoccupation, et où l'exercice de la pensée individuelle est mis à mal » (Daniel Maggetti).

« Car seule la littérature est en capacité d'entretenir au plus haut degré les 'dissonances cognitives' que l'incertitude ou des processus mentaux contradictoires sont censés produire en nous. Mieux que toute autre activité mentale elle nous apprend à différer le besoin de conclusion (*need for closure*) qui nous rend 'intolérants à l'ambiguïté', et surtout à bien gérer ce retard à la conclusion dans la mesure où – plutôt que de nous inviter à nous adonner à des reconfigurations subjectives (comme le veut la théorie

de la *Gestalt*) qui sont somme toute une autre manière de se rassurer à peu de frais – elle ‘met en place au contraire des façons délibérées de règles de fonctionnement’ propres ‘à *ralentir les conclusions* indûment rapides et à *étendre le cadre temporel pendant lequel l’ambiguïté est tolérée*’» (Olivier Pot).

« La littérature nous confronte en effet aux énoncés les plus complexes, parce qu’ils ne sont pas réductibles à un message simple, tant sur le monde extérieur que sur notre intériorité. Il y a plus à apprendre, comme on sait, chez Balzac sur la société de son temps que chez les sociologues contemporains, plus à apprendre aussi des profondeurs de la psyché humaine, à mon sens, chez Dostoïevski, Baudelaire ou Proust que dans tout le positivisme psychologico-psychanalytique freudien et post-freudien » (Bertrand Marchal).

« Parler d’orientalisme littéraire dans un contexte académique plus ouvert, c’est aussi, en reliant le passé (des textes) au présent (de la lecture), une manière d’éclairer différemment notre propre rapport à l’Orient » (Sarga Moussa).

« Ce que j’essaie de transmettre, c’est sans doute une certaine manière de lire, un certain type d’attention qui se situe aux antipodes de l’instrumentalisation sommaire dont la littérature est l’objet chaque fois qu’il est question d’elle dans les médias. C’est un certain usage des œuvres, un certain rapport, un certain commerce, que l’on peut avoir avec elles, et que j’éprouve comme une liberté » (Claude Pérez).

« Certains collègues disent qu’il faut *désenclaver* les études de littérature française. Je ne partage pas du tout ce slogan, précisément parce qu’il s’agit beaucoup plus simplement de rappeler qu’il n’y a pas d’enclave, que le

ghetto est fabriqué de l'extérieur, ou que si nous y avons contribué, il faut au contraire rappeler l'identité mouvante d'un champ qui n'a de sens qu'à la croisée de frontières multiples. Frontières de la langue et du travail second de l'écriture, qui requiert que nous soyons encore et toujours des 'professeurs de français', attachés à une description linguistique des textes, à tous les phénomènes de la langue. Frontières historiques et mobiles d'une langue française qui n'est pas stable, dans son évolution, dans son rapport au latin, aux langues romanes, à l'étrangeté que c'est que de parler une langue même maternelle » (Dominique Rabaté).

« Il ne faudrait pas confondre 'cultural studies' et 'culture anthropologique' justement. La littérature n'est pas seulement un 'art du langage'; elle est surtout, comme l'a martelé Meschonnic, l'articulation de 'formes de vie' et de 'formes de langage'. Redonner du sens aux études de lettres désaffectées, revient à rappeler que la littérature donne du sens à l'existence humaine. Réincarner les études littéraires revient à proposer une herméneutique de la vie, et non une herméneutique strictement 'littéraro-littéraire', intra-littéraire, intertextuelle, intra-linguistique, endogène ou endogame, c'est-à-dire rhétorique-poétique » (Thierry Roger).

« Comment se fait-il que nos sociétés occidentales reconnaissent au chant, au dessin, à la danse, etc., mais aussi à certaines habiletés sportives le prestige de l'art, alors que la lecture n'a rang que de simple compétence? Comment se fait-il que tout le monde accepte que les premières activités demandent un perfectionnement de longue haleine, alors que la dernière est censée s'apprendre, sans effort supplémentaire, durant les heures de classe? » (Peter Kuon).

« Depuis longtemps, nous ne sommes plus dans la situation où l'Existentialisme ou le Nouveau Roman étaient tenus pour exemplaires et la période de la *French Theory* est aussi largement révolue. Il appartient

d'autant plus aux romanistes de mieux faire connaître une littérature contemporaine en langue française qui est plus variée et plus ouverte que le feuilleton journalistique ne nous la présente à de rares exceptions près» (Wolfgang Asholt).

« Une bonne partie de la littérature française et francophone récente conçoit l'acte narratif comme un *acte de soin*, et contribue par conséquent à une prise de conscience de l'étudiant – comme de l'enseignant. C'est l'une des multiples raisons pour laquelle il faut toujours et encore l'enseigner » (Roswitha Böhm).

« L'enseignement de la littérature donne aux étudiants des compétences, entraînées par la lecture de textes littéraires, qui se trouvent en plein cœur des transformations sociétales et anthropologiques actuelles. À notre 'époque de latence', cette puissance est une base formidable pour configurer une interaction avec les autres disciplines » (Vittoria Borsò).

« What many of my students seem to be looking for – and indeed find – in literary texts is a sphere of concreteness that they can hold on to within their universe of randomness. I also have the impression that these students, in their reflections triggered by literary texts, often arrive at a situation of individual and collective contemplation. This word describes much more appropriately what we are doing when we work through literary texts than the concept of "research" that is so tainted (and even haunted) by a problematic analogy with the sciences » (Hans Ulrich Gumbrecht).